

La demande sociale et la sylviculture méditerranéenne

par Paul BONFILS *

Candide dirigeait ses pas vers le sud du pays, vers ces provinces récemment rattachées au royaume, et dont on faisait grand cas, tant pour la permanence de l'ensoleillement que pour la nonchalance de ses habitants. Des plantes dites "méditerranéennes" ou encore "monspeiliensennes" ne se trouvaient que dans ces régions : Monsieur de Linné les citait souvent. Comme il approchait d'une grande ville d'Héraultie, il laissa son équipage à la poste et poursuivit son chemin à pied.

En traversant des faubourgs, il vit que les habitants avaient planté des arbres dans leurs jardins. Des pins et des cyprès avaient poussé avec rapidité sur des gazons anglais, arrosés tous les jours. Candide ne comprenait pas cette frénésie de chlorophylle graminéenne, alors que spontanément la prairie fournissait un mélange rustique, émaillé de fleurs versicolores. En moins de 20 ans, les branches des arbres balayaient les façades, surplombaient les toits, masquaient le soleil aux résidents.

Par endroits, des cyprès bleus de 10 m de hauteur avaient basculé, comme des quilles, sur un sol détrem-pé par une pluie d'équinoxe.

Des haies de cyprès très serrés limitaient les concessions augmentant l'enfermement de chaque famille. C'était, paraît-il, pour ne point apercevoir les visages pâles et les longs nez des voisins (!?). En avril le pollen se répandait en pluie de soufre. Les mamies, qui éternuaient, disaient : "C'est le rhume des foins, pourtant il y a longtemps que nous avons quitté la campagne ?"

Alors le régisseur des jardins, s'apercevant que les distances légales n'avaient pas été respectées, donnait l'ordre de rabattre à 2 m tous les arbres au fût élancé. De ce carnage, les

arbres ne se remettaient point, et un méchant champignon (un "*Coryneum cardinale*", lui avoua un savant) les achevaient lentement mais sûrement. Plus loin une allée avait été complantée en peupliers de belle venue. Au mois de mai, les graines répandaient une bourre cotonneuse et les enfants qui jouaient là ne comprenaient pas pourquoi les adultes plantaient des arbres, qui font tousser et qui piquent les yeux.

Ayant aperçu quelque élégante dans les étages supérieurs des maisons, Candide remarqua, sur les terrasses, de grands bacs, contenant des centaines de livres de terre arable, et plantés de palmiers, de thuyas et de pins parasols. Il en déduisit que la réussite sociale allait de pair avec une grande nostalgie des jardins suspendus de Babylone.

En revenant vers le centre de la ville, par une grande avenue, Candide croisa de nombreux habitants, qui marchaient à l'ombre des grands platanes. Cet oriental avait remplacé, dès le XVI^{ème} siècle, les fruitiers plantés le long des routes. Apprécié pour son ombrage, il résistait à de très mauvais traitements : ébranchages sévères, tronçonnages, coups d'essieux de charrette, générant d'affreuses boursoufflures, et chez les plus âgés, atteints d'une méchante vérole, un chancre suintant, qui les minait lentement.

Le lendemain, ayant récupéré son équipage, Candide rejoignit une vallée où coulait un fleuve côtier. Sur les berges, des peupliers d'Italie dardaient leurs fuseaux vers le ciel, alternant avec des peupliers blancs, dont les feuilles argentées miroitaient dans le vent. Des platanes dressaient leurs puissantes colonnes au dessus des arbres de la ripisylve. Candide se souvint de la réflexion d'un sylviculteur catalan, lors d'un voyage outre-Pyrénées : «Nous n'avons pas de hêtres dans nos montagnes, disait-il, alors nous cultivons des platanes et

nous en fabriquons des meubles meublants». Candide admirait toujours l'alliance de l'esprit pratique et de l'expérience chez les gens de métier. Il ne comprenait pas pourquoi les gens des villes plantaient des arbres n'importe comment.

Poursuivant son voyage, Candide traversa le Rhône, et après une quarantaine de lieues, il se trouva en Auriolie, un pays de collines et de bassins, encore très cultivés. Sur les versants des collines, les agriculteurs avaient édifié de nombreuses terrasses, appelées "restanques", en langage vernaculaire. Dans les collines, le Pin d'Alep poussait tout seul, mais seuls les sujets qui croissaient en sols profonds pouvaient donner un bois d'œuvre, utilisable en menuiserie. Sur les terrasses où l'on avait amené l'eau par un système de canaux, les surfaces, fruit d'un long labeur, étaient plantées d'arbres fruitiers et d'oliviers. Candide comprenait et admirait ce savoir-faire et sa nécessité économique.

A une journée de voiture, vers l'est, Candide pénétra dans le territoire de Brinonie, qui fit longtemps partie du royaume d'Anjou. Au cours des siècles, le pays avait été souvent ravagé par le feu : durant les guerres de religion, durant les invasions du grand Charles (Le Quint), et encore récemment pour des histoires de droits d'affouage. Il rencontra un "mesnager 1", propriétaire forestier, qui avait planté des cèdres, mais n'avait pas eu les encouragements de Monsieur l'officier du corps forestier, créé par Monsieur de Colbert. Celui-ci lui avait dit : "Plantez ce que vous voulez, mais sachez que vous avez un grand risque de brûler d'ici 25 ans". Il avait planté 3000 cèdres ; ils avaient passé le cap redoutable de 100 jours secs au cours des trois premiers étés ; ils avaient brûlé à la 17^{ème} année. Par extraordinaire, un passage de "chars à feu volants 2", répandant une poudre igni-

1 - "mesnager" dans le sens d'Olivier de Serres "Théâtre d'agriculture et mesnage des champs"

2 - Grâce à la science-fiction, et aux images données par d'étranges lucarnes, Candide pouvait anticiper sur l'Avenir.

* Pédologue - Forêt Méditerranéenne

fuge rouge, en avait protégé une centaine. L'homme avait quelque culture et avait voyagé, mais pourquoi avait-il voulu planter des cèdres? Candide était perplexe.

Dans les bois communaux, sur le même versant de colline, exposé à l'ubac, le taillis de chêne pubescent avait repoussé, cinq ans après l'incendie. Candide aperçut une forêt de tubes en matière imputrescible ; chaque tube abritait un arbre feuillu. Les essences locales : érables, alisier terminal, sorbier, cornouillers, ... avaient réussi leur poussée.

Par contre, des chênes rouges d'Amérique avaient séché sur place dans les sols caillouteux peu profonds. Dans des sols plus profonds, ils avaient développé une tige filiforme, dont l'extrémité pendait jusqu'au sol, semblant reprocher à la terre nourricière de ne les avoir pas mieux nourris. L'optimiste de Candide chancelait : pourquoi vouloir si bien faire, alors que la mère nature fournissait un si beau taillis, exploitable à 18 ou 20 ans ? Pourquoi des cèdres ? Pourquoi des chênes "des Amériques" ?

En redescendant la colline, Candide reconnut l'ancienne voie Aurélienne, devenue voie royale. Dans les passages en tranchée, les agents voyers avaient complanté des arbustes de différentes espèces, de différentes tailles et de différentes couleurs, qui non seulement produisaient un heureux effet, mais contribuaient également à maintenir les talus. Un planteur d'arbres un disciple de Monsieur le Nôtre, avait pensé à recomposer un paysage, abîmé par le tracé de la voie.

Le soir tombait, Candide réfléchissait à cette dendromanie : Pourquoi dans ce monde de nantis, très protégé, des citadins et des ruraux continuaient-ils à planter des arbres, avec succès ou à tort et à travers ? Fallait-il soumettre la question au Dr Pangloss et à Me Martin, optimiste contre pessimiste ? Ils auraient éludé la question. Candide réalisa alors que l'arbre était entré dans l'imaginaire des citoyens, que sa fragilité même était un symbole de vie, un symbole de vie sans assurance.

Post forum : Voyage entre l'imaginaire et l'utilitaire

Candide avait constaté que la culture de l'arbre était entré dans l'imaginaire du citoyen, sans trop se soucier d'explications. Fallait-il voir, dans le désir de l'amateur de jardin, comme dans celui du forestier, de voir «grimper» son arbre, un certain parallélisme entre l'homme debout et l'arbre dressé, un certain désir d'ascendance. A contrario, le Pin d'Alep, rampant sous le vent (anémo-morphosé, faut-il préciser) ne semblait-il pas à l'image de quelque Quasimodo, blessé par la vie ? On sait maintenant que le rapport H/D (hauteur/diamètre de la tige) est plus explicatif que le simple allongement linéaire : un bon enracinement va de pair avec une structure équilibrée. D'ailleurs, même lorsque l'arbre a fini son cycle, ses formes nous interpellent et nous rappellent des souvenirs : c'est ce que certains artistes ont très bien su traduire par des «sylvi-structures».

Par contre, l'arbrisseau et l'arbuste n'avaient jamais eu la cote, ils gênaient, paraît-il, ils faisaient partie de la «broussaille». Ils avaient été l'objet d'un certain acharnement lors d'opérations poussées de débroussaillage. Et voici que leur réhabilitation revenait du Nord : les Bataves, appréciant le mariage du feuillage et des fleurs, avaient créé un véritable marché du feuillage vert méditerranéen. Les paysagistes utilisaient maintenant des arbustes au feuillage coloré en bourrage dans les plantations d'arbres. Avons-nous suffisamment admiré la recomposition du paysage, à Latitudes, en tête de Camargue ? Avec cependant une réserve pour les Phoenix et les Chamaerops, concession au snobisme costazuréen, où le trinôme: «soleil+vacances+mer bleue» rejoint le rêve de la tropicalité (plage de sable doré sous les cocotiers) : fantasme entretenu par la publicité (voir les affiches de la Cie P.L.M dès 1920).

Parmi les arbres symboles, deux genres émergent de la flore méditerranéenne :

le cyprès et l'olivier. Très utilisé comme brise-vent sous ses formes étalée et fastigiée, il acquiert le plus de signification sous cette dernière forme. Un arbre isolé dans les champs du repos, c'est la solitude ; deux arbres à l'entrée du mas, c'est l'hospitalité (le vivre et le couvert) ; mais si vous y joignez un troisième compagnon, c'est l'amitié en plus. Quant à son bois, il peut faire de bonnes poutres, et pourquoi pas ? des cerceaux imputrescibles et odorants. L'olivier (à l'état naturel, l'oléastre des maquis de Cyrnos) ne le cède en rien au précédent. Dans l'Ancien Testament, il est le symbole de la paix, ramené par la colombe de l'arche après le déluge ; puis symbole de santé et de pérennité dans l'action secourable du bon samaritain, soignant le voyageur blessé du Nouveau Testament. A l'heure où nous plantons des essences «précieuses» dans nos friches et dans nos jachères, les Californiens découvrent les vertus de l'huile d'olive et viennent apprendre la taille de l'olivier en Provence. Quelle leçon ! Depuis quelques années, il s'établit des olivaies, aussi bien en Provence qu'en Languedoc.

Le 18^{ème} siècle avait énormément poétisé le milieu sylvo-pastoral : bergers, bergères, musettes et flûtes de Pan. Dans sa prospective, Candide retrouvait dans la littérature les traces d'un panthéisme fort idéalisé pour tout ce qui avait trait aux troupeaux et aux bois (cf «L'homme qui plantait des arbres» et «Le serpent d'étoiles» de J. Giono). Le nombre de troupeaux avait, certes, diminué, mais les surfaces boisées à entretenir étaient toujours plus étendues, il fallait les protéger des incendies. Les jeunes ruraux ne semblaient guère enclins à prendre un métier, dont ils connaissaient les exigences ; ils préféraient aller en ville passer des brevets de techniciens. En cheminant dans une carraire, Candide rencontra des agro-pastoralistes, qui partageaient la vie de jeunes bergers pour les former aux techniques modernes et leur donner un sens aigu de leurs responsabilités.

Plus tard, à l'entrée d'un chemin

forestier, notre promeneur fit connaissance d'une famille citadine, qui était venue respirer le bon air de la campagne et ramasser des champignons. Ils étaient très soucieux d'améliorer la qualité de leur milieu de vie, et pour cela avaient affrété un super-char (4x4 Turbo Diesel), avec lequel, à chaque démarrage, ils remplissaient de particules de carbone les trous de nez des membres de leur famille et des résidents voisins.

Ils voulaient aussi observer un certain aigle de Bonelli, «véritable arlésienne de l'avifaune provençale», pour lequel de grandes surfaces avaient été mises en défens. Le propriétaire du massif forestier en question, qui était venu marquer une coupe de Pins maritimes, n'était pas d'accord pour laisser divaguer tous ces promeneurs sur son exploitation forestière. Candide conclut que «l'économie de biens matériels de la nature était très souvent en divergence ou même en conflit avec l'économie des biens immatériels de la nature»³.

Au bout de son périple, Candide était très soucieux sur le devenir de la sylviculture méditerranéenne. L'imaginaire avait fort progressé, mais le bilan de l'utilitaire restait des plus modestes. Sa dernière rencontre fut celle d'une bio-climatologue⁴, qui travaillait sur les risques climatiques, dans la ville d'Aquae Sextiae. Elle lui fit remarquer que, malgré quelques cataclysmes localisés : pluies torrentielles sur certains bassins versants, incendies dévastateurs, période d'étés secs, une remontée biologique était indéniable à l'échelle du siècle. Il termina donc sur une note optimiste : le maintien des paysages méditerranéens pourrait être assuré par des aménagements forestiers, tant que durerait une période qualifiée de climatiquement biostable.

P.B.

3 - Ph. Saint Marc. Socialisation de la nature. Ed. Stock 1971

4 - Ce n'était point sa dulcinée catastrophe : Mlle Cunégonde

Les objectifs recherchés par les propriétaires

par Louis-Michel DUHEN *

Qui sont les propriétaires ?

Il s'agit essentiellement de propriétaires par héritages de parcelles boisées ou d'anciennes friches qui se sont boisées naturellement, et dans ce cas, ils n'ont pas pleinement conscience de leur état de propriétaires forestiers.

Il faut également signaler quelques achats concernant souvent des personnes qui veulent se mettre au vert ou qui se passionnent pour la chasse.

Les motivations des propriétaires

Elles sont multiples. Une analyse sociologique menée dans le Vaucluse a montré qu'elles pouvaient se situer autour des polarités suivantes avec des combinaisons multiples possibles.

- Goût et respect de la nature (Rousseauiste)

- Production de bois, placement foncier, attachement au patrimoine (Enraciné, Rentabiliste)

- Intérêt pour la forêt : ceux qui sont en relation avec les organismes de la forêt privée (Branchés, dynamique)

- Découragement, impossibilité d'agir du fait de l'âge, de l'éloignement (convaincu négatif)

Aucune quantification n'a été faite par catégorie. De toute manière elle serait fautive car les diverses polarités se combinent. On a souvent voulu caricaturer la motivation des propriétaires, or notre expérience quotidienne nous montre l'extrême diversité des situations qui d'ailleurs sont fluctuantes au gré des événements familiaux ou professionnels.

Observations

Le statut de propriétaire forestier n'existe pas. Les gens sont isolés. Ils ne sont pas reconnus et rarement consultés lors des débats sur l'aménagement du territoire.

Il apparaît un fort manque d'usage de la forêt. Les propriétaires forestiers

n'expriment pas toujours l'objectif qu'ils poursuivent en conservant leur patrimoine boisé. Pour beaucoup, l'attachement à un patrimoine familial reste fort.

Ils subissent diverses atteintes du droit de propriété : pénétration sauvage, balisage de sentiers sans prévenir, déprédations, vols de cueillettes, dépôt d'ordures. Ils ont le droit pour eux, mais ils estiment que personne ne le fait respecter.

Les aides en faveur de l'amélioration des forêts diminuent, alors que celles qui existaient étaient d'une complexité administrative décourageante.

Avenir possible

Une animation dirigée envers les propriétaires forestiers leur permet de se rencontrer, de voir ce qui peut être fait, de se former. Il s'en suit une dynamique très positive. De jeunes retraités peuvent y consacrer leur temps et leurs compétences.

Le problème de fréquentation des espaces doit être étudié de près. Il est inconcevable de laisser peser une présomption de responsabilité sur le propriétaire pour tout dommage survenant aux promeneurs circulant sur des chemins privés, alors qu'il est impossible de les empêcher (sauf à barricader les parcelles comme les lotissements).

La concertation avec les propriétaires fonciers doit être la règle lors des PIDAF (Plans intercommunaux de débroussaillage et d'aménagement forestier), étude de Charte, POS (Plan d'occupation des sols), etc. La gestion des espaces demeure de leur responsabilité. Il est important de les sensibiliser à leur rôle d'aménageur de l'espace et de leur donner les moyens de se former pour y faire les choix les plus cohérents avec l'environnement naturel et social du lieu.

L.-M.D.

* CRPF PACA 7 impasse R. Digne 13004 Marseille